

## D'OUTRE-TEMPS

### EN SOUVENIR DE PAUL GRAUGNARD (1913-1983)

(Érudit fréjusien et mainteneur des traditions provençales,  
Conservateur de la bibliothèque municipale et du musée d'histoire locale)

#### Alain LANGLAUDE

*« Les morts gouvernent les vivants, selon la belle expression d'Auguste Comte. [...] par le culte des morts, nos pensées préférées sont toujours meilleures que nous.*

*L'entretien avec les morts ressemble à la lecture des poètes, dont nous tirons ingénieusement les plus belles pensées et les meilleurs conseils, par le bonheur d'admirer qui est le sentiment le plus commun. Nous vivons d'admirer et nous formons silencieusement les modèles de l'homme. »*

(Alain, *Propos, Le culte des morts*)

Dans un poème fameux, Goethe a admirablement inscrit dans les lignes du discours poétique cet appel des morts aux vivants qui hante comme des voix la psychologie de l'être mélancolique (référence à cette lointaine et célèbre *Melencolia* de Dürer dont la patine recouvre l'histoire de l'Occident), porté à entendre au degré du tragique les voix et le temps disparus.

Mais allons !... Il y a une cinquantaine d'années encore, le voyageur modeste mais attentif qui, après de patients transferts d'un moyen de locomotion à un autre, pénétrait, détendu, dans la quiétude des rues de quelque évêché ou de quelque sous-préfecture, était presque assuré de trouver au cœur d'une cité pittoresque quelque vénérable demeure muée en Mairie-Musée-Bibliothèque, où un monsieur que tout le monde désignait comme l'érudit local, souvent âgé, toujours digne et honorable, au verbe un peu solennel, lui présentait avec une exquise courtoisie les richesses de sa ville et de sa province, quelque manuscrit précieux, une œuvre bizarre, le tout saupoudré d'estampes romantiques, de tessons romains ou néolithiques, quand il ne s'agissait pas de monnaies chinoises à trous carrés rapportées par quelque officier de marine du lieu.

Le monsieur en question aimait toujours profondément sa ville natale, et celle-ci le lui rendait bien. Le touriste également, d'ailleurs, qui n'en doutait pas car le tourisme revêtait alors des formes réfléchies, un peu naïves peut-être, où l'intérêt porté aux choses d'un terroir que l'on cherchait à connaître, même superficiellement, mais avec une certaine pudeur, se mariait à une curiosité déférente et raffinée.

Le temps a passé : l'acier rutilant et terriblement efficace des locomotions brutales a mené dans les villes et nouvelles agglomérations des foules souvent amalgamées de nouveaux touristes qui ne consentent plus guère, pour la plupart, à s'arrêter qu'aux endroits où le soleil darde durement ses rayons, où consommateurs et spectateurs de loisirs-consommation ne répondent plus guère qu'à des signaux pavloviens...

La Bibliothèque, le Musée sont toujours là ; le vieux monsieur est mort depuis longtemps, emportant avec lui et sa génération une grande part de cette exquise urbanité qui était faite des règles de la relation à autrui, à travers les cercles de la tradition, de la famille, de la paroisse, du métier, de la province, de la ville natale, prouvant ainsi – de la manière la plus civile – le sens de l'existence et d'appartenance au monde, qui est au fond l'essence même de la civilisation et de la culture. S'est enfuie aussi avec lui une certaine quiétude de l'esprit, qui devait bien, nous en sommes persuadés, prédisposer à cette belle vertu de l'humour, qu'il savait si bien pratiquer. Cet humour empreint de courtoisie et d'élégance, que notre époque s'emploie à tarir, et qui était le signe d'une approche aimable avec autrui, plus que ne l'autorisent à notre avis les commodes formules de civilité.

Cette génération heureuse d'érudition locale restera sans doute le symbole d'une authentique maintenance ; un élémentaire symbole, devrions-nous dire, car le vieux monsieur se dédoublait souvent d'un de ces érudits régionaux qui avaient d'un des 32 gouvernements de la France royale une vue élargie, où le fourmillement des anecdotes s'éclairait à la lumière plus profonde des grands événements. C'était alors encore le temps du petit monde de Marcel Pagnol, celui de la Provence perdue de Giono et d'André Verdet, et celle, bien sûr, de Marie Mauron, qui, un jour radieux de l'été 1967, rendait visite à notre ami Paul Graugnard, à l'érudit de Fréjus, et au Provençal ; et ce fut pour leur auditoire, dans la bibliothèque municipale, un après-midi inoubliable, très pur, où sans tapage médiatique revécut une Provence qui n'était pas fabriquée sur un carton bleu, dans un décor collé à la colle de pâte. Une Provence, leur cher « *Empèri dou soulèu* » où se sont abreuvés avec génie nos grands troubadours, Pétrarque et Mistral, Cézanne, Mallarmé, Maurras, et tant d'autres, pour ne parler que des morts.

Il est d'une incontestable tristesse que ce flambeau pur et discret de la culture individuelle, mais rejaillissant toujours sur autrui, ait disparu dans les outrances de la puissante industrie des loisirs. Mais il est vrai que nous vivons une époque-charnière, en totale et inexorable mutation, et que, de toute façon, nous sommes bien dans un monde qui pour survivre, ne pourra être gouverné, moins que jamais, contre l'esprit, la pensée et le temps de la réflexion...

Voilà, nous croyons, une des leçons de l'humanisme de toujours.

Les viduités amorphes de l'antimatière n'empêchent pas Rembrandt d'être à jamais un des plus profonds créateurs d'images de l'Humanité, les « Provinciales » de gifler éternellement les pédants et les sots.

(Mais pourquoi ces digressions ? La force des paroles ne réside que dans l'examen solitaire et courageux des consciences ; celui qui écrit se vise autant que les autres.)

L'Humanisme d'autrefois apparaît moribond, son corollaire l'érudition est souvent moqué (au motif absurde d'élitisme !). Rappelons-nous cependant du mot de Chamfort : « *Peu de philosophie mène à mépriser l'érudition ; beaucoup de philosophie mène à l'estimer.* »

Faut-il alors brûler bibliothèques (même devenues médiathèques) et musées, académies et sociétés savantes, jeter aux quatre vents traditions, amour du terroir, recherches... ? Pas plus de sens que jadis quand on disait de brûler le Louvre... Les gardes rouges de Mao ont brisé les œuvres d'art les plus prestigieuses de l'art chinois et la perte reste immense : leur jactance stupide n'a rien donné car leur culture était nulle, puisqu'ils ne pouvaient comprendre... Et l'on ne peut s'empêcher de penser que l'action culturelle est de nature à empêcher les phénomènes négatifs, nuisibles à la vie en société, tels que la violence et la drogue. Si la chose imprimée, quel qu'en soit le support, n'est plus l'instrument fondamental de la culture populaire, faite aujourd'hui, trop fréquemment malgré elle, d'images et de sons, par trop

inconsciente, hélas, de la valeur culturelle de l'effort, elle doit rester au cœur d'un propos hautement éducatif, facteur d'épanouissement, au même titre que la danse et la musique, la peinture et les objets d'art, le théâtre et un cinéma de qualité, sans oublier les insignes vestiges du passé ; sa fonction, oui, de développement, afin de dépasser un jour – pourquoi pas ? – les autres activités de délasserement et de divertissement.

Il y aura de moins en moins de place pour le passage de l'homme distrait ; il doit y avoir place pour l'homme ouvert sur l'avenir, nourri du passé, l'un n'allant pas sans l'autre. Et si l'étranger au terroir, si la personne de passage n'est plus reçue à l'ancienne et exquise mode, c'est certainement la même compréhension qui doit présider au sérieux évident des relations humaines, c'est le même savoir-vivre qui doit commander, c'est le même cœur qui doit battre, la même politesse du cœur et de l'esprit, dans un monde évidemment moins déférent mais non différent.

*« Si vous le considérez, Monsieur, écrivait le grand peintre Nicolas Poussin, ce ne sont pas là des choses que l'on puisse faire en sifflant. »*

Il est inutile de chercher (« *Rari nantes in gurgite vasto...* ») le nom de Paul Graugnard parmi les rues et les places de Fréjus. Il ne figure nulle part dans la vieille cité parfois oublieuse. En harmonie pourtant avec un monde aujourd'hui disparu, l'histoire et l'âme d'une ville aimée, dont il tournait les pages avec tant de délicate attention, il laissa pendant un long temps, auprès de tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher (Fréjusiens, gens du terroir, touristes, savants professeurs ou simples amateurs) le souvenir inoubliable d'un personnage authentiquement mainteneur des traditions fréjusiennes, d'un homme de savoir, – à l'écoute toujours d'autrui et de profonde humanité.

*« Les morts savent plus de nous que nous ne savons d'eux. »* (René Char)



**Paul Graugnard entouré de Marcel Foucou et du général de la Bravade**  
Photo Nice Matin

